

JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bulletin Officiel de la Principauté

PARAISANT LE MARDI

ABONNEMENTS :

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE
Un an, 12 fr. ; Six mois, 6 fr. ; Trois mois, 3 fr.
POUR L'ÉTRANGER, les frais de poste en sus.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

DIRECTION et RÉDACTION :

au Secrétariat du Gouvernement.

ADMINISTRATION :

à l'Imprimerie de Monaco, place de la Visitation.

INSERTIONS :

Réclames, 50 cent. la ligne ; Annonces, 25 cent.
Pour les autres insertions, on traite de gré à gré.

S'adresser au Gérant, place de la Visitation.

SOMMAIRE.

AVIS ET COMMUNIQUÉS :

Heures d'ouverture des Bureaux de Poste.

ÉCHOS ET NOUVELLES :

Gala Franco-Anglais.

LA VIE ARTISTIQUE :

« La Vie pour le Tzar », opéra de Glinka. — « La Sonnambula », opéra de Bellini.

AVIS & COMMUNIQUÉS

En raison des circonstances actuelles, l'Administration des Postes et Télégraphes vient de modifier les heures d'ouverture des bureaux de poste.

En ce qui concerne les recettes composées existant dans la Principauté, leur fonctionnement a lieu dans les conditions suivantes depuis le 1^{er} mars courant :

Service Postal. — En semaine, les guichets postaux seront ouverts au public de 8 à 20 heures, au lieu de 7 à 21 heures. Aucune restriction n'est apportée aux autres sections (recouvrements, expédition et distribution des correspondances, etc.) Les dimanches et jours fériés, les guichets seront ouverts de 8 à 12 heures.

Service Télégraphique. — Bureau de Monaco. — Les guichets seront ouverts de 8 à 20 heures. Le service des transmissions et celui de la distribution fonctionneront de 7 h. 30 à 20 h. 30.

Bureau de Monte Carlo. — Les guichets seront ouverts et le service de la distribution fonctionnera de 7 à 21 heures. Les transmissions seront effectuées de 7 à 22 heures.

A titre exceptionnel, les télégrammes de Presse continueront à être transmis et distribués jusqu'à 24 heures.

ÉCHOS & NOUVELLES
DE LA PRINCIPAUTÉ

Le gala franco-anglais qui doit être donné le 12 mars prochain, salle Garnier, au bénéfice du refuge *Star and Garter* et de la Croix-Rouge en France, est placé sous le haut patronage d'un Comité d'honneur dont voici la composition :

Président : S. A. S. M^{gr} le Prince de Monaco ;
Son Exc. Lord Bertie of Thame, Ambassadeur de Grande-Bretagne et d'Irlande à Paris ;

The Hon. Arthur Stanley, Chairman of the Execution Committee of the British Red Cross and Order of St. John ;

M. Gaston Fabre, avocat, Président de la Croix-Rouge Française (section de Nice) ;

M. Vianès, Consul Général de France à Monaco ;
M. Joseph Wiseman-Keogh, Consul de Grande-Bretagne et d'Irlande à Monaco.

Comité de patronage : Lord et Lady Bateman, Mr et Mrs S. F. B. Biddle, M^{me} de Bittencourt, Mr et Mrs Fred Blum, Major Curley, Sir Georges Donaldson, Mr et Mrs H. Harjès, M. Jean de Mantacheff, Baronne Henri de Rothschild, Mr et Mrs Ruthven Pratt, Colonel Sir Arthur Slogett, M^{me} Ernesta Stern, M. et M^{me} Tuck, Lady E. Watts, Mrs Wiltsée, M. Bazil Zaharoff.

Trésorier : M. Camille Blanc.

Au programme, deux chefs d'œuvre de l'école française contemporaine : *Hélène*, de Saint-Saëns, avec M^{lles} Davelli, Paulé Aga, Bailac, M. Fontaine.

Thérèse, de Massenet, avec M^{lle} Croizat, MM. Fontaine, Maguenat, Chalmin, Kellermann, Ch. Delmas.

L'orchestre sera dirigé par M. Léon Jehin.

LA VIE ARTISTIQUE

REPRÉSENTATIONS D'OPÉRA

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE
S. A. S. LE PRINCE DE MONACO

La Vie pour le Tzar.

Michel Glinka possède ce rare mérite, cette noble originalité d'être le premier musicien qui tenta d'arracher la musique de son pays à l'italianisme envahissant. Avant Glinka, l'âme russe ne palpitait dans aucun ouvrage lyrique de forme scénique.

En leur temps, les Tzarines Anne, Elisabeth et Catherine II firent venir des compositeurs italiens à Pétrograd et les encouragèrent à illustrer de notes des poèmes russes. L'influence française se fit ensuite sentir sur les bords de la Néva. Enfin Glinka vint. Oh ! l'opéra russe ne surgit pas, de suite, entier, dans la pleine unité de sa pensée, dans la sincérité de son expression, avec sa couleur harmonique et son pittoresque orchestral.

Mais si, dans *la Vie pour le Tzar*, Glinka ne réussit pas à atteindre complètement le but, objet de son ambition, l'essai est déjà si magistral qu'il faut reconnaître et proclamer la magnificence de son effort. Glinka est avant tout et par-dessus tout l'artiste des temps héroïques. C'est le pionnier qui a tracé la voie et, par de courageux tâtonnements et des réalisations souvent heureuses, indiqué le chemin à suivre aux compositeurs slaves. Grâce à lui, l'art russe a pris conscience de lui-même et clairement établi son droit à l'existence.

S'il est vrai que Dieu bénit l'homme

Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché,

Glinka doit être grandement honoré et son nom mérite de ne pas tomber dans l'oubli.

Par le choix du sujet emprunté aux poudreuses traditions des steppes et aux vénérables annales des primitivités moscovites, par le sentiment de la mélodie, la barbarie des harmonies, les naïves brutalités de l'instrumentation, les archaïsmes de la technique, l'ingénuité des combinaisons de timbre, l'originalité sauvage des rythmes, la grâce de certains détails, l'accent populaire de telles pages, l'âcre saveur de la poésie, par une façon très particulière de sentir et d'exprimer, en un mot par un ensemble de qualités réelles et fort spéciales, de défauts étranges, de tendances louables et élevées, Glinka, dans sa loyale et valeureuse partition de *la Vie pour le Tzar*, a tenté, non sans bonheur, d'affirmer la personnalité musicale russe. Si le compositeur ne parvient pas toujours à se dégager des formules italiennes et à sortir de l'ornière où s'embourba si longtemps la musique de sa patrie, si la fioriture, la roulade et autres inutilités haïssables sévissent encore avec entêtement dans *la Vie pour le Tzar*, la volonté de se soustraire à l'esclavage étranger est flagrante et, à travers les lignes des portées, on sent sourdre de curieuses révoltes, se faire jour un ardent besoin de liberté. La mélancolie slave se trahit partout.

L'ouvrage est d'ordre composite et de nature à déconcerter.

Point de départ d'un art nouveau, il offre un bizarre mélange de vétusté et de nouveauté. Les deux premiers actes n'échappent pas à l'étreinte italienne alors que le troisième acte est purement

russe. Aussi, l'impression générale qui se dégage de l'audition de *la Vie pour le Tzar*, se ressent-elle du manque d'équilibre de sensations résultant de l'inégalité de l'inspiration. Mais le bon grain l'emporte sur l'ivraie.

Le talent qui a inspiré la musique de *la Vie pour le Tzar* est incontestable : talent abrupt et sans malice, éprouvant de l'embarras pour se manifester, comme il arrive presque toujours chez ceux dont les études premières ont été sommaires ; mais talent robuste, d'un caractère tranché et hautain, ne relevant que d'une individualité essentiellement volontaire.

C'est au troisième acte de *la Vie pour le Tzar*, dans la romance de Wania d'un charme si pénétrant, sur laquelle se greffe un joli et court duo, et c'est principalement dans le quatuor si varié d'accent, où la phrase prend une ampleur remarquable, dans le délicieux chœur des femmes et dans le chœur final, que Glinka est réellement lui-même. De ci de là, dans le duo, quelques banalités jettent une note plus fâcheuse qu'inquiétante ; mais comme, examiné d'ensemble, ce troisième acte est superbe en sa diversité de mouvements (diversité absolument russe), en son mélange de langueur, d'éloquence et de délicieuse fraîcheur ! Le troisième acte forme un tout complet. Il y aurait également à citer avec éloges plusieurs pages du quatrième acte d'un dramatique sombre et d'un effet sûr. Est-il bien utile à présent de découvrir *la Vie pour le Tzar* dont l'apparition remonte au 7 décembre 1836, qui fut jouée un nombre incalculable de fois, et que le très intelligent et très artiste M. Raoul Gunsbourg fit connaître au public niçois, il y a plus d'un quart de siècle ? Contentons-nous de ces lignes rapides consacrées à l'opéra auguste qui marqua brillamment la première étape de l'art musical russe, saluons respectueusement la fière figure d'ancêtre de Michel Glinka et, pour éviter de rechercher si telle partie de *la Vie pour le Tzar* a vieilli, rappelons-nous ce qu'un compositeur qui eut son heure de célébrité, écrivait : « Il faut nous tenir en garde contre nos habitudes musicales et nous rappeler que presque tout ce qui devient lieu commun en musique a d'abord été une nouveauté heureusement trouvée, qui n'a dû sa vogue et, plus tard, sa banalité et son discrédit même, qu'à son succès et à sa propre valeur. »

L'interprétation de l'opéra éminemment national de Michel Glinka nous réservait la surprise d'une chanteuse absolument ravissante. Nous entendons parler de M^{lle} Lakovska. Ce fut une joie d'ouïr cette artiste douée, à l'organe millionnaire d'une surprenante égalité de registre, — joie d'autant plus vive que M^{lle} Lakovska n'ignore rien de l'art du chant et, avec un sûr instinct, une alerte intelligence et un juste sentiment des nuances, donne à la phrase musicale sa réelle valeur. M^{lle} Lakovska égrenait ses notes les plus riches depuis deux minutes que les applaudissements, partis de tous les coins de la salle, crépitaient furieusement. Et jusqu'à la fin de la soirée la fête se continua. M. Baklanoff, d'imposante stature et de talent impressionnant, tint en perfection le personnage capital de Soussanine. M^{lle} Amazar, encore à l'aurore de sa carrière, eut des grâces printanières qui furent loin de déplaire. MM. Michel D'Arial, Tarnava, et Riadnoff s'acquittèrent de leur

mieux de leurs tâches respectives. Le ballet ne permit pas d'apprécier comme il convient le supérieur mérite de ballerine de M^{lle} Baldi. A peine avait-elle voltigé quelques secondes que déjà la charmante ailée avait disparu... Espérons qu'avant peu nous aurons l'occasion de voir copieusement danser M^{lle} Baldi, jeune étoile, pour qui l'avenir s'annonce radieux.

M^{lles} Giussani, Lampo, Meylach, Schwetz, etc. se trémoussèrent avec entrain.

M. Léon Jehin dirigea l'orchestre avec l'autorité qui n'appartient qu'aux maîtres. Les décors de M. Visconti ne rencontrèrent que des admirateurs et les projections lumineuses de M. Frey ne laissèrent personne indifférent.

La Vie pour le Tzar obtint un énorme succès.

La Sonnambula.

La Sonnambula parut pour la première fois sur la scène italienne en l'année 1831, alors que le soleil romantique, levé sur la France, y rajeunissait et vivifiait l'art de toute la puissance de ses rayons. C'est un ouvrage *di mezzo carattere* possédant encore assez de charme et d'attrait pour plaire à ceux qui aiment la musique sans détours, impérieusement mélodique, délicieusement chantante

..... Comme ces eaux si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles,

et qui ne prennent pas un malin plaisir à compter les rides d'une partition.

La Sonnambula n'est pas l'œuvre dominante de Bellini. Cependant, telle qu'elle est et en dépit des ans écoulés, elle a droit aux égards de la critique et mérite de fixer l'attention. Et, pour ne pas nous écarter des règles de l'impartialité, ajoutons qu'il y a bien des productions musicales affichant de risibles prétentions et ayant joui d'une vogue insensée qui ne contiennent pas le quart des qualités qui distinguent *la Sonnambula*.

O Renommée, Renommée ! s'écriait autrefois Euripide, combien de mortels tu as grandis et illustrés qui n'avaient aucune valeur !

Ceci dit, il nous est agréable de reconnaître que, sur un livret désuet, sevré d'intérêt et d'une éclatante platitude, Bellini a trouvé moyen d'écrire des pages joliment inspirées, d'un sentiment tendre et délicat, d'une grâce pénétrante, touchantes et simples dans l'expression et pathétiques quand il est nécessaire. Bellini n'avait pas la stupéfiante facilité de Rossini ; il n'empêche que ses chants venus de l'âme font toujours tressaillir les fibres les plus secrètes de tout être sensible. Écoutée sans parti pris d'admiration outrée ou de dénigrement exagéré, il n'est pas niable que la musique de *la Sonnambula* accuse parfois cruellement son âge. Mais il faut clamer hautement que le final du second acte et le dernier acte portent la griffe de l'auteur de *la Norma*. Affirmer que, dans le final célèbre, la musique traduit exactement l'émotion factice de la situation, serait aller un peu loin. Il semble que, là, Bellini a de beaucoup dépassé l'impression mélodramatiquement confuse qui se dégage du conflit scénique inventé (?) par le parolier. Prenant très au sérieux ce qui ne l'était pas, il a décuplé et idéalisé la sensation générale en prêtant à l'action une force passionnelle que l'on cherche vainement dans les naïvetés de l'affabulation, en mettant dans le cœur des personnages qui encombrèrent le théâtre de leur insignifiance une violence douloureuse assez inattendue. Or, en l'occasion, Bellini ne peut guère être blâmé puisqu'en renforçant de vérité humaine des caractères sans relief et en secouant la situation de révoltes, de colère et de sanglots, il a enrichi le patrimoine de l'art italien d'une page remarquable, d'ample psychologie sonore.

Le poète qu'était Bellini (nature tendre et sereine, argentée et bleuâtre comme un clair de lune sicilien) a, dans *la Sonnambula*, semé les idées sous forme d'adorables cantilènes, de languides et charmantes mélodies ; malheureusement, son instrumentation est gauche, déplorablement monotone et l'orchestre est fort délabré. Cela est regrettable sans nul doute ; mais, qu'on le veuille ou non, il faut prendre les œuvres comme elles sont et se persuader de cette vérité : qu'un ouvrage italien de l'ancienne manière ne peut être orchestré de la même façon qu'un ouvrage moderne. La musique étant un art perfectible en ses moyens d'expression, il est assez naturel

que ce qu'on écrivait avec simplicité il y a plus de quatre-vingts ans ne réponde pas absolument aux exigences tourmentées et copieuses de l'esthétique en faveur actuellement.

La Sonnambula, où la mélodie règne sans partage, est le triomphe du *bel canto*.

Elle semble avoir été créée et jetée dans le monde pour faire briller les chanteurs et, particulièrement, les cantatrices à roulades. Aussi, la Patti chérissait-elle *la Sonnambula* qu'au temps de ses succès elle promena dans tous les univers connus. A présent, le chant est quelque peu déchu de sa gloire passée. Les fusées de notes, les trilles, les gargouillades, les points d'orgues, les vocalises et les cocottes font long feu, ennui et sombrent dans le ridicule.

De même qu'on a dit, non sans justesse, que le *leit-motiv*, mal compris et maladroitement manié, est une prime à la stérilité, de même il est permis de dire que, dans les vieux opéras italiens, la mode des appoggiatures et autres arabesques vocales est une façon de prime à la fantaisie justifiant les pires audaces des interprètes. Pendant longtemps la vogue prit sous sa protection les déesses de la vocalise et Dieu sait alors ce que ces chères émancipées du bon sens, perdant toute mesure, se permirent ! Elles poussèrent même l'exagération si loin qu'un jour Rossini, entendant l'une d'elles chanter un air de son *Barbier* outrageusement transformé, maquillé et rendu méconnaissable, se vit obligé de demander à la charmante coupable du forfait : « Mademoiselle, mais de qui donc est ce morceau ? »

En ces dernières années, le goût a changé. On demande autre chose à la musique qu'une jouissance purement sensuelle. On veut que la musique, suprême éveilleuse de pensée et de rêve, qui exprime ce qu'on ne peut dire et ce qu'on ne peut taire, nous enlève dans l'au-delà et soit, en réalité, une sorte de prolongement dans l'infini. On exige d'elle qu'elle ne limite pas nos sensations à des exercices d'acrobatie vocale et qu'elle n'oublie pas qu'en aucun cas la vocalise ne doit être la raison d'être d'un ouvrage, encore moins l'alpha et l'oméga de l'art.

La Sonnambula bénéficia, cette année, d'une interprétation de tout premier ordre.

Le rôle d'Anina était tenu par M^{lle} Pareto. Cette jeune et déjà grande artiste appartient sans conteste au groupe élu de ces privilégiées de la voix et du talent dont Théodore de Banville exaltait la gloire en vers mirifiques :

Les déesses du chant, troupe jeune et charmée,
Belles comme Ophélie et comme Alaciel
Avaient dans le gosier tous les oiseaux du ciel.

Quelle voix exquise, agile, flexible, aux notes cristallines roulant en perles, se jouant de la difficulté, risquant les plus dangereuses escalades et ne donnant jamais l'impression de l'effort ! Quelle excellente et juste compréhension de la musique et quelle maestria dans l'exécution du morceau ! Comme tout cela est nuancé, brillant, complet et parfait ! Nous sommes infiniment surpris que les clairons de la renommée ne sonnent pas de triomphales fanfares en l'honneur de M^{lle} Pareto et que son nom ne soit pas encore dans toutes les bouches comme, jadis, celui de la Patti. Est-ce que cette délicieuse et merveilleuse artiste serait la victime expiatoire des fluctuations de goût du public ? Est-ce que la défaveur qui enveloppe le genre où elle excelle rejaillirait sur son talent et l'empêcherait de prendre dans l'admiration des connaisseurs et de la foule la place à laquelle elle a légitimement droit ? Ce serait déplorable et tellement injuste que nous ne pouvons nous arrêter à l'idée que le destin joue à une cantatrice si exceptionnelle un aussi vilain tour. Mais attendons la fin, comme dit le fabuliste. M. Georgewsky s'est montré le digne partenaire de M^{lle} Pareto et n'a pas déçu les espérances que son éblouissante apparition dans *le Démon* avaient fait naître. M. Journet n'a eu qu'à paraître pour déclancher les applaudissements. Sa belle voix de basse, son phrasé magistral et l'autorité de son chant lui ont permis de mettre en pleine lumière un rôle, qui, faiblement interprété, resterait relégué dans les ombres du second plan. M^{lles} Karelska et Lollini donnèrent adroitement la réplique à leurs fortunés camarades. Et MM. Kellermann et Moïna ne passèrent pas inaperçus. L'orchestre se distingua fort sous la fi-

vreuse et attentive direction de M. Lauweryns. Les chœurs, sans cesse mêlés à l'action, et qui jouent volontiers, dans *la Sonnambula*, le rôle réservé au chœur dans les pièces de l'antiquité grecque, se surpassèrent. Les décors largement brossés de M. Visconti et la mise en scène, si vivante et toujours dans le sens de l'œuvre, de M. Raoul Gunsbourg, rallièrent tous les suffrages.

La soirée de *la Sonnambula* ne fut qu'un immense crescendo d'applaudissements et de bravos. Onques vit-on pareil débordement d'enthousiasme. L'ivresse était générale.

ANDRÉ CORNEAU.

Société Anonyme de Minoterie, Semoulerie et Fabrique de Pâtes Alimentaires de Monaco

Les Actionnaires de la Société Anonyme de Minoterie, Semoulerie et Fabrique de Pâtes Alimentaires de Monaco sont convoqués en assemblée générale ordinaire le 31 mars 1916, à trois heures du soir, au Siège Social, Usine de Fontvieille, à Monaco.

ORDRE DU JOUR :

- 1° Rapport du Conseil d'Administration ;
- 2° Rapport de la Commission de Surveillance ;
- 3° Approbation, s'il y a lieu, des comptes de l'exercice 1915 ;
- 4° Fixation du dividende ;
- 5° Autorisation aux Administrateurs de la Société, qui font en même temps partie d'autres Sociétés, de traiter des affaires entre les deux Sociétés, et autorisation aux Administrateurs de traiter directement des affaires avec la Société ;
- 6° Nomination de deux Administrateurs ;
- 7° Nomination de trois Commissaires de Surveillance pour l'exercice 1916 ;
- 8° Fixation des jetons de présence aux Administrateurs.

Aux termes de l'article 45 des Statuts, tout actionnaire, propriétaire d'au moins douze actions, peut faire partie de cette assemblée.

Messieurs les Actionnaires sont spécialement avisés que, pour avoir droit d'assister à l'assemblée générale, ils doivent déposer leurs titres trois jours avant la réunion au Siège Social à Monaco.

La remise d'un certificat de dépôt de titres dans une caisse publique ou dans des banques agréées par le Conseil d'Administration équivaldra au dépôt de titres.

Le Conseil d'Administration.

Etude de M^e Gabriel VIALON, huissier à Monaco,
7, place d'Armes, 7.

VENTE VOLONTAIRE

Le samedi 11 mars 1916, à neuf heures du matin, sur la place d'Armes, à la Condamine (Principauté de Monaco), il sera procédé par le ministère de l'huissier soussigné à la vente aux enchères publiques d'une bicyclette marque Peugeot, un appareil photographique (photo Hall), une machine à coudre marque Singer, une vitrine et de divers articles de mercerie et effets d'habillement, consistant en : coupons lainage, bas, chaussettes, cache-cols, écharpes, fichus, blouses, gants, mouchoirs, robes de chambre dentelle, robes enfant toile et lainage, fourrures, corsets, chapeaux feutre et paille, costumes homme, chemises pour homme et pour femme, souliers, mannequins, pantalons, couvertures, valises, tricots, laine, fil, etc.

Au comptant, 5 p. % en sus pour frais d'enchères.
L'huissier, p^r M^e VIALON,
BLANCHY.

Etude de M^e Gabriel VIALON, huissier à Monaco,
7, place d'Armes, 7.

VENTE SUR SAISIE

Le lundi 13 mars 1916, à deux heures du soir et jours suivants, à la villa Alice, à Monte Carlo, boulevard du Nord, il sera procédé par le ministère de l'huissier soussigné à la vente aux enchères publiques d'une quantité de meubles et objets mobiliers, consistant en : salle à manger, salon, lits en bois et en fer complets, baignoire, chauffe-bain, armoires à glace, armoires à linge, commodes toilette, tables toilette, tables de nuit, canapés, fauteuils, chaises rembourrées, chaises cannées buffets, glaces, couvertures, édredons, rideaux, bureaux, tapis, bicyclette, tableaux, compteurs à gaz, fourneau à gaz, porte-manteaux sur pied, tables, cuvettes, pots à eau, lingerie, vaisselle, verrerie, ustensiles de cuisine, etc.

Au comptant, 5 p. % en sus pour frais d'enchères.
L'huissier, p^r M^e VIALON,
BLANCHY.

L'Administrateur-Gérant : L. AUREGLIA.

Imprimerie de Monaco. — 1916.